

mateur. Il savait que Marthe était là. Il s'assit par terre et regarda à travers les grilles : il espérait apercevoir sa cousine. Tout d'un coup il tressaillit. Le sang reflua violemment de son cœur à son visage. Il venait d'entendre une voix bien connue. Marthe, en effet, accourut en sautant et en riant. Édouard eut peine à la reconnaître dans l'élégant costume qu'elle portait. Il l'appela. La petite fille, étonnée d'abord, poussa un cri de joie et de surprise en voyant Édouard.

— Tu viens pour jouer avec moi, n'est-ce pas ? disait-elle : que je suis contente ! nous allons nous promener dans le parc ; tu verras comme c'est beau : tu ne voudras plus partir ; entre donc.

— Mais la grille est fermée, dit Édouard en la secouant avec impatience. Ah ! si elle était ouverte, je te prendrais par la main, et puis nous nous en irions bien vite. Tu voudrais bien revenir avec moi, n'est-ce pas ?

Elle fit un geste négatif.

— Ici, dit-elle, on est si bien ! J'ai de belles robes... Je ne suis jamais grondée : ma nouvelle maman ne veut pas qu'on me fasse pleurer. Toujours on me caresse.

— Mais tu dois t'ennuyer ?

— Oh ! non : j'ai de gentils petits camarades qui viennent jouer avec moi. Ils sont tous bien riches, bien plus que toi.

— Tu ne me regrettes pas alors ?

— Quelquefois, mais pas bien souvent.

— Tu m'as oublié déjà ? dit-il avec tristesse. Je ne l'aurais pas cru. Moi je t'aime bien encore, va ! Mais pourtant, à présent je ne voudrais pas que tu reviennes à la maison, puisque tu es mieux dans celle-ci. Je suis bien content de t'avoir vue. Adieu !

En ce moment on appela Marthe. Les deux enfants se dirent adieu. Marthe s'éloigna. Édouard la suivit longtemps des yeux, puis il soupira profondément quand les rires joyeux de la petite fille vinrent résonner à ses oreilles et lui prouvèrent bien quelle ne souffrait aucunement de la séparation.

Les années passèrent. De temps en temps, une lettre de M. Derlac venait donner des nouvelles de Marthe à ses parents.

Jamais Édouard n'avait revu sa cousine.

La famille Derlac avait eu soin d'établir une ligne de démarcation bien tranchée. Pour éviter même une rencontre, le château n'était plus habité par l'armateur.

Souvent, dans ses promenades solitaires, Édouard avait encore dirigé ses pas de ce côté. Il regardait les fenêtres fermées et il soupirait, en songeant à sa petite compagne. Mais le souvenir n'est pas éternel, surtout dans un cœur d'enfant.

La pensée de Marthe, douloureuse pendant longtemps, s'était affaiblie. Édouard avait surmonté sa tristesse malade, et l'écolier gauche et timide était devenu un gai et joyeux adolescent. Plein d'intelligence, il avait bien mis à profit les leçons de ses maîtres. Grâce à l'armateur, qui avait fidèlement tenu sa promesse, le marchand avait pu faire donner à son fils une brillante éducation.

Édouard hésitait encore pour le choix d'une carrière, lorsqu'une lettre de M. Derlac vint mettre le comble à son incertitude. L'armateur lui offrait place dans ses bureaux.

Le jeune homme fut d'abord tenté de refuser ; mais pressé par les instances de sa mère, il se décida enfin à partir. Il allait avoir vingt ans.

À son arrivée à Bordeaux, Édouard se présenta chez l'armateur, qui l'accueillit assez froidement. M. Derlac l'examina silencieusement et si longtemps, que le jeune homme sentit un mouvement de colère, d'être ainsi toisé de la tête aux pieds. L'examen dut lui être favorable, car un faible sourire éclaira le visage de l'armateur. Il indiqua du doigt un siège à Édouard, qui jusqu'alors s'était tenu debout, fort embarrassé de sa contenance.

— Écoutez, mon ami, lui dit M. Derlac. Je vais vous parler franchement. Je vous ai appelé ici parce que j'étais bien aise de vous connaître. J'ai eu de très-bons rapports sur vous. Aussi avais-je de vagues projets pour votre avenir. Vous me plaisez.

Édouard s'inclina.

L'armateur reprit.

— Une espèce de lien unit ma famille à la vôtre. Je ne peux pas oublier que notre chère fille adoptive est votre cousine. Je sais que jadis vous avez bien souffert et que vous nous en avez voulu de vous l'avoir prise. Aussi me suis-je toujours regardé un peu comme votre débiteur. En vous aidant aujourd'hui à faire votre carrière, j'acquitterai ma dette. Tâchez de profiter des occasions qui vous seront offertes pour faire votre chemin. Vous êtes jeune, intelligent : je crois que vous parviendrez. J'aurais désiré pouvoir vous admettre dans notre intimité, mais ma femme est exclusive dans ses choix : jamais mes employés subalternes ne sont reçus chez elle. Cependant, comme je conçois votre désir de revoir Marthe, je vous engage à assister ce soir à une réunion dansante que nous donnons pour sa fête. Je compte sur votre discrétion vis-à-vis d'elle. Il est tout à fait inutile qu'elle sache encore qui vous êtes. Plus tard, nous verrons.

Les paroles de l'armateur blessaient Édouard, sa fierté se révoltait du ton protecteur de l'homme riche. "Je parviendrai bien sans lui," pensait-il. Mais la curiosité de revoir Marthe et la reconnaissance qu'il éprouvait au fond du cœur pour la conduite de M. Derlac, vainquirent ses susceptibilités. Il accepta l'invitation.

Lorsqu'il entra dans le salon, il éprouva d'abord un sentiment de malaise. Le luxe répandu partout, et auquel il était si peu accoutumé, l'éblouissait. Il se tenait à l'écart, lorsque l'armateur l'aperçut. Il vint à lui et le conduisit à sa femme. M^{me} Derlac, prévenue d'avance par son mari, se montra assez gracieuse.

Marthe n'était pas avec elle ; un instant après elle entra, appuyée sur le bras de son père adoptif.

Elle avait bien toujours son gracieux visage d'enfant, quoiqu'elle fût déjà presque une jeune fille. Elle traversa le salon, toute rougissante des murmures flatteurs qui bourdonnaient à ses oreilles, et vint prendre place au centre d'un groupe de jolies danseuses.

Édouard ne la quittait pas des yeux. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Il eût donné bien des choses pour pouvoir aller à elle, l'embrasser comme une sœur et lui rappeler ces mille petits souvenirs d'enfance qui se réveillaient en foule en sa présence. Mais il avait promis à M. Derlac d'être vis-à-vis de Marthe comme un étranger, et il voulait tenir sa parole. Pourtant, comme il eût été fier d'oser proclamer bien haut sa parenté ! Jamais il n'avait rien rêvé d'aussi accompli que sa cousine. Debout dans un coin du salon, il l'admirait de tout son cœur.

Marthe était déjà le point de mire de bien des mères